

# Les Bouilleurs de cru

PAR

EDOUARD CADOL

(Suite)

Ce n'est pas de refus, bien sûr.

On ne voulait pas « l'offenser » c't homme-là.

—A la vôtre, monsieur Haultinénil.

—Et ça va-t-il comme vous voulez ici ? Vous manque-t-il quelque chose ?

—On ne se plaint quasiment pas n'était qu'il faut faire deux kilomètres pour acheter son tabac, sans vous commander.

—Comment, vous n'avez pas un bureau de tabac dans le village ? Ah ! l'Administration ! Quelle incurie ? Patience ! Si je m'en mêle, vous m'en direz des nouvelles... C'est deux bureaux de tabac qu'il faudra ici.

Ailleurs, c'est un diable de pont, emporté par la crue d'il y a six ans, qu'on retardait toujours de rétablir.

—Comment ! s'écria le candidat, vous n'avez pas encore votre pont ? Ah ! les ingénieurs de l'Administration ! Quelle incurie !... Mais patience, si je m'en mêle, on les fera marcher, ceux des Ponts et Chaussée ! Et vous êtes bien bon de ne réclamer qu'un pont. En vérité, c'est deux ponts qu'il faudra ici. Laissez faire !...

A la réunion, tenue devant une bonne demi-douzaine de campagnards, trop âgés pour aller travailler encore aux champs. Jacques dégoisait un joli boniment appris par cœur, dont ces bonnes gens ne comprenaient pas un mot et qu'ils applaudissaient tout de même.

Puis les poignées de mains marchaient de nouveau.

De nouveau, on prenait un verre et, en rejoignant sa voiture pour gagner le village voisin, s'il rencontrait d'autres commères, nouvelles embrassades de marmots morveux.

Dans les bourgs, c'était plus compliqué, partant plus long

Prendre « un verre » ne suffisait pas.

On lui rendait la politesse, et, à la séance de la réunion, quelque notable beau parler lui coupait parfois la « siflote » pour lui poser des questions.

Sur les bouilleurs de cru ?

Non.

Jamais sur les bouilleurs de cru ; mais sur les grandes questions politiques et sociales.

Ça c'était le chiendent ! Comment contenter « tout le monde et son père ?... »

Les premières fois, dame ! il peina.

Mais à force, il s'en tira à peu près comme Sganarelle, *medecin malgre lui*, par des phrases à mille pattes, où il y en avait pour tous les goûts, si d'aventure on y démêlait quelque chose

Longtemps après le dîner, il rentrait chez lui, épuisé, enroué, ne tenant plus debout, moulu !

—Viens te mettre à table, Jacques disait Rose,

Je t'en souhaite ! Pas d'ombre d'appétit. Trop souvent absorbé « un verre » pour que l'estomac supportât des aliments.

Non. Une tasse de thé ou de camomille, pas plus.

—Alors, viens te reposer, mon ami... »

Se reposer ? Y songeait-elle ? Pas le temps. Elle n'avait donc pas lu le *Semaphore* ?

Trois colonnes d'« attrapage sterling.

Croyait-elle qu'il allait rester là-dessus ? Attends un peu, le *Semaphore* ?... »

Pas gêné pour lui river son clou, du reste ! A cet effet, il avait fondé un journal : le *Bouilleur de cru* : qui disparaîtrait après l'élection.

Et qui est-ce qui le rédigeait, ce journal ?

Pas lui. Un journaliste, un vrai, qu'il avait fait venir de Paris, pour mener la campagne électorale.

En voilà un qui ne s'intimidait guère des polémiques du *Semaphore* !

Les pieds dans le plat, les points sur les i, tout le temps.

Et pas seulement dans l'article de tête : tout le long des quatre pages.

Sous la rubrique : « Monnaie de leur pièce »